

L'ENNUI OUVRIER DANS LA PENSÉE DE SIMONE WEIL.  
COHÉRENCE DU MATÉRIEL ET DU SPIRITUEL

Judith Bordes (Bordeaux)

---

**Worker boredom in Simone Weil's thought. Material and spiritual coherence**

**(Abstract)**

*This paper focuses on one aspect of Weil's philosophy of labor, which has not been studied until now: the problem of boredom. In a 1938 article, she defines boredom as the main source of suffering for factory-workers. But shouldn't boredom rather occur during leisure-time, when one has nothing to do? In fact, factory work can lead to boredom, despite its frenetic rhythm and the deep concentration it implies. According to Weil, boredom in factory has two main causes: monotony, and the fact that, while working, the workers lose the control over their own time. This correlation of boredom with certain conditions of work is nowadays still relevant, and it concerns modern life not only in the working sphere. It implies a critical approach to the conditions of production in the capitalist era. But it also helps to describe the paradoxical state in which, while being active, one suffers from weariness. At last, it shows the relevance of an exploration of the various aspects of modern alienation through the problematic of time. The interest in the problem of boredom therefore allows to explore two complementary sides of Weil's thought: materialism and religious inspiration.*

**Keywords:** Simone Weil, boredom, time, worker's condition, labor, alienation, attention.

---

L'ennui apparaît de manière récurrente dans différents écrits de Simone Weil portant sur le travail ouvrier. En 1934, jeune professeure agrégée de philosophie, elle avait obtenu un congé lui permettant de mener une expérience ouvrière dont elle rêvait depuis des années. Elle passe plusieurs mois, dans une usine Alsthom, puis dans une usine Renault, à des postes d'ouvrière spécialisée. Cette expérience décisive nourrit sa pensée jusqu'à la fin de sa vie. Dans le *Journal d'usine*, puis dans des textes plus réflexifs et militants, et jusqu'à *L'Enracinement*, Weil pose le problème

de l'ennui ouvrier en des termes qui à la fois éclairent la condition ouvrière et instruisent la définition philosophique de l'ennui. En effet, en soulignant la prégnance de l'ennui provoqué par le travail ouvrier, Weil remet en cause l'évidence communément admise, mais aussi par exemple la conception pascalienne du divertissement, qui associent l'ennui au désœuvrement.

Comment expliquer que l'ennui apparaisse dans le travail ouvrier, non pas à cause de l'oisiveté, mais au sein de l'activité, et qui plus est d'une activité qui, parce qu'elle requiert une concentration intense, interdit à l'esprit de se laisser aller à la rêverie ? On peut certes arguer que, quoiqu'il soit minutieux, le travail ouvrier est marqué par la monotonie, propice à l'apparition de l'ennui. Mais la cadence accélérée induite par la division du travail dans le modèle d'organisation tayloriste qui s'impose au début du XX<sup>e</sup> siècle ne devrait-elle pas dissiper la monotonie ? En fait, l'une des conséquences en est que non seulement les ouvriers sont en activité, mais qu'ils le sont désormais sous pression permanente d'un chronomètre : cette activité chronométrée accroît l'impression de monotonie. Néanmoins, si l'on admet que la monotonie est source de l'ennui, il faut aussi élucider ce qu'a de spécifique l'ennui ouvrier, car la monotonie est aussi une part du labeur paysan et de l'artisanat, or Weil n'y identifie pas l'ennui avec insistance, lorsqu'elle les évoque.

En somme, comment les ouvriers trouvent-ils le temps de s'ennuyer, puisqu'ils sont actifs ? Plus encore, comment se fait-il qu'ils s'ennuient alors que conformément aux techniques dites de "rationalisation<sup>1</sup>" du processus de travail, aucun temps mort ne leur est laissé ?

Ce questionnement charrie le soupçon que l'ennui n'est pas un mal auquel l'activité ou la vitesse pourraient à elles seules remédier. Nous le prendrons comme fil rouge d'une enquête qui suivra chronologiquement les différentes étapes de la pensée de Weil sur la condition ouvrière, jusqu'au concept de "déracinement ouvrier" dans *L'Enracinement*. Nous pourrions ainsi voir s'élaborer un ensemble de concepts proches de celui d'aliénation, qui s'enrichit au fil des réflexions et des po-

---

<sup>1</sup>En 1937, Weil consacre une conférence à la critique de l'usage des termes de "rationalisation" ou de "méthode scientifique" pour décrire le taylorisme et le fordisme (Weil 1991, 458-475). Les préconisations de Taylor datent du tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Le travail à la chaîne promu par le fordisme s'instaure dix ans plus tard : en 1913, la première ligne de montage pour la fabrication de la Ford "T" est installée. En France, les chaînes de montage commencent à s'imposer dès la fin de la première guerre mondiale, notamment dans le secteur automobile.

sitionnements politiques de la philosophe, mais aussi de sa conversion au christianisme. En ce sens, cet article s'inscrit dans la lignée des lectures de Simone Weil qui présuppose la cohérence philosophique de son œuvre (cf. Vetö 1997, Chenavier 2001).

Dans un premier temps, nous montrerons quel traitement singulier de l'ennui propose Weil, où celui-ci est défini comme expérience du temps long, mais aussi comme expérience de la dépossession, caractère essentiel de la condition ouvrière. En ce sens, l'ennui ne relève pas de l'absence d'activité, mais est corrélé à un travail dégradé. Dans le second temps, nous montrerons que Weil, lorsqu'elle envisage des remèdes à la souffrance ouvrière en général et à l'ennui en particulier, combine des mesures relevant d'ordres différents, dont le but est tout d'abord de permettre un allègement de la souffrance ouvrière, mais plus encore une transfiguration de la capacité d'attention. À l'impératif d'une réforme politique et sociale s'ajoutent des solutions à la fois spirituelles et techniques.

## 1. "Trouver le temps long"

Dès 1934-1935, dans les notes hebdomadaires que prend Weil sur son travail à l'usine, il est question d'ennui. Mais c'est à mesure que cette expérience fondamentale s'éloigne que Weil insiste davantage sur l'importance de celui-ci dans la condition ouvrière.

L'ennui apparaît peu dans le récit immédiat de l'expérience ouvrière que Weil consigne au sein du *Journal d'usine* (Weil 1991, 171-282). En 1938, dans le brouillon d'un article portant sur les motifs qui poussent les ouvriers à adhérer à un syndicat, l'ennui est présenté comme la première source de souffrance pour les ouvriers (Weil 1989, 265-276). Enfin, dans la version finale d'"Expérience de la vie d'usine" (Weil 1991, 289-307), article commencé en 1936 mais remanié en 1941, il est défini comme un aspect crucial de la souffrance ouvrière et s'inscrit dans une réflexion sur le sort spirituel de tout travailleur, qui annonce certaines formulations de *L'Enracinement* (Weil 2013).

En restituant cette évolution, cette partie vise à souligner deux aspects de la conception weilienne de l'ennui. En premier lieu, il y a une spécificité de l'ennui ouvrier. Quoiqu'il soit bien un mal temporel, il ne se définit pas comme la frustration de n'avoir rien à faire, comme l'impatience éprouvée dans l'attente d'un événement,

ni comme une vague mélancolie. En second lieu, il ne peut être aperçu qu'*a posteriori*, une fois la journée de travail finie, et même une fois les mois de travail à l'usine terminés. Cela tient justement au fait que le type d'attention requis par le travail ouvrier et le type de fatigue qu'il induit excluent la moindre parcelle de pensée personnelle, condition pour que l'ennui ouvrier devienne non seulement sensible, mais dicible.

Le *Journal d'usine* rassemble, semaine après semaine, des notes sur les cadences de travail et les salaires, des pense-bête utiles au bon usage des machines, des récits de rencontres avec les ouvrières et les ouvriers ; Weil y tient en bref le compte-rendu éclectique de la vie d'usine<sup>2</sup>.

En quoi consiste le travail ouvrier qu'elle y décrit ? Quel que soit le poste où on est fixé, il est répétitif et souvent dangereux. Pour maintenir le rythme imposé et ne pas se blesser, une attention aiguë est requise en permanence, qui exclut la pensée flottante de la rêverie ou de la réflexion. Ainsi "la tentation la plus forte que comporte cette vie" est "celle de ne plus penser" (Weil 1991, 192). Dans le *Journal*, les mentions de la faim, de la fatigue, voire de l'épuisement, physique et mental, prédominent (Weil 1991, 226 ; 233-234). Weil évoque aussi l'écœurement et le dégoût provoqués par les tâches qui lui reviennent. La peur et l'angoisse sont également présentes : peur de mal faire son travail, de la réprimande de la part des supérieurs, et ultimement de perdre son salaire<sup>3</sup> (Weil 1991, 174-175). Elle mentionne l'état de nervosité permanente que subissent les ouvriers (Weil 1991, 195, 204). La condition de l'ouvrier au travail s'apparente donc à un état de qui-vive permanent, où l'on voit mal comment l'ennui pourrait poindre, s'il est défini comme un état de lassitude provoqué par le désœurement, ou encore comme une indifférence blasée à ce qui arrive. De fait, il n'y en a que deux mentions significatives.

La première fois que Weil l'évoque, c'est lorsqu'elle décrit les sentiments qui accompagnent son arrivée à un nouveau poste, où elle doit polir des pièces, et dont elle relate le fonctionnement :

Quant au rythme je vais d'abord à mon aise ; puis, constatant mon extrême lenteur, je m'efforce vers le " rythme ininterrompu ", mais avec répugnance

---

<sup>2</sup>Auquel s'ajoutent pour finir des réflexions sur la supériorité de la tragédie grecque par rapport aux tragédies raciniennes, ou encore sur le statut des mathématiques (!).

<sup>3</sup>Ou encore d'avoir " coulé le bon ", expression qui désigne le fait que, du fait d'une cadence trop lente ou d'une trop grande maladresse, le nombre de pièces réussies en une heure ne permet pas d'être rémunéré au-delà de 3 francs. Voir la note de Jean Tavernier sur ce point (Weil 1991, 166-167).

et ennui ; aussi le plaisir d'avoir conquis un tour de main m'est-il tout à fait insensible. (Weil 1991, 210)

L'ennui apparaît dans le cadre d'un décalage entre le rythme effectif du travail et la cadence prescrite ; paradoxalement, il accompagne un impératif d'accélération. Weil décrit ici comment l'imposition extérieure d'un rythme soutenu conduit à abolir tout plaisir pris à la maîtrise du geste. La mention de l'ennui est néanmoins troublante, si on le comprend comme le sentiment accompagnant un allongement du temps. On peut identifier deux acceptions du terme ici. Tout d'abord, l'ennui exprime la lassitude suscitée par la perspective d'une tâche difficile, mêlée à la fatigue. Mais peut-être peut-on voir résonner aussi la première acception de l'ennui en français, dont l'étymologie renvoie à la haine<sup>4</sup>, à une forte répugnance. L'ennui n'est pas alors provoqué par l'allongement d'un temps censé être court, il ne renvoie pas en premier lieu à un aspect temporel, il désigne le manque d'entrain et le dégoût suscité par un but dont l'accomplissement semble désespéré.

L'ennui est ensuite évoqué pour qualifier une journée de recherche d'embauche, en avril 1935, lorsque, après avoir été congédiée de chez Alsthom, Weil se met en quête d'un nouvel emploi. Ici, l'ennui est suscité par la répétition de démarches qui n'aboutissent à rien, à mesure que les refus s'accumulent. On peut supposer qu'il apparaît lorsque, entre deux bureaux de recrutement, l'apprentie ouvrière sent monter en elle la lassitude inquiète de l'effort recommencé dont elle n'est pas sûre qu'il puisse être fructueux. Les jours suivants, sa recherche d'embauche est l'occasion de rencontres avec d'autres ouvriers<sup>5</sup>. Elle finira, en alternant périodes de recherche et d'emplois courts, par être embauchée chez Renault de juin à août 1935.

Dans le *Journal d'usine*, l'ennui n'apparaît donc que marginalement. Lorsque Weil dresse le bilan de son expérience à l'usine, elle insiste plutôt sur un autre phénomène, où se condensent toutes les craintes, la fatigue et l'ennui, lorsqu'elle écrit que le fait capital n'est pas la souffrance, c'est l'humiliation" (Weil 1991, 254). Ce qui marque le plus douloureusement la condition ouvrière, ce ne sont pas les conséquences d'un travail harassant, difficile, exercé dans des conditions matérielles elles-mêmes pénibles (le bruit, la chaleur ou le froid). Selon Weil, une part de souffrance est de fait inévitable dans tout travail manuel. Il existe néanmoins une source

---

<sup>4</sup>Les premières occurrences du terme ennui datent du XI<sup>e</sup> siècle ; il a pour racine latine *inodiare*, qui exprime le fait d'avoir *en haine* quelque chose ou quelqu'un.

<sup>5</sup>Weil commente ces rencontres ainsi : "Camaraderie totale. Pour la première fois de ma vie, en somme. Aucune barrière, ni dans la différence des classes (puisqu'elle est supprimée), ni dans la différence des sexes. Miraculeux" (Weil 1991, 220).

suprême de souffrance, qui pourrait être évitée, c'est l'humiliation, autrement dit le fait que tout concourt à ce que soit niée la dignité des ouvriers. Quel peut être le lien entre l'humiliation et l'ennui ?

En 1938, Weil rédige un court texte qui lie ces deux dimensions. "À propos du syndicalisme 'unique, apolitique, obligatoire'" est le brouillon d'une réponse à une proposition d'Auguste Detœuf, directeur général d'Alsthom et partisan de certaines réformes sociales visant à empêcher qu'adviennent d'autres mobilisations semblables aux journées de juin 1936. Il propose que l'adhésion syndicale devienne "unique, apolitique et obligatoire", pour les chefs d'entreprise comme pour les ouvriers, afin que soient facilités les échanges entre les deux camps de la production. Weil, qui connaissait Detœuf personnellement, avait échangé avec lui lors de réunions et par lettres, et avait pu être embauchée chez Alsthom par son entremise, s'oppose à une telle proposition qui ne pourrait que nuire à la dignité des ouvriers. Elle explique que les causes de l'adhésion syndicale sont des réactions aux souffrances provoquées par le travail, et autant de manières d'y résister ; il importe donc que l'adhésion continue de dépendre d'un choix de l'ouvrier. Trois souffrances principales, propres à la condition ouvrière, sont alors évoquées : l'ennui, le sentiment de dépossession et l'humiliation. Cette dernière, déjà largement présente dans le *Journal d'usine*, est seulement mentionnée ici, sans être développée.

La deuxième concerne un état de dénuement non seulement matériel mais aussi spirituel : "Deuxième souffrance, les ouvriers ne possèdent rien, et ils ont, même ceux qui vivent relativement bien, une conscience aiguë et douloureuse du fait qu'ils ne possèdent rien" (Weil 1989, 275). Cette absence de possession, ou dépossession, s'exprime de plusieurs manières. Elle tient certes au fait fondamental que l'ouvrier n'est jamais que le vendeur d'une force de travail qui peut ne pas ou ne plus être achetée. Mais elle se manifeste aussi par le fait qu'il ne possède effectivement rien d'autre qu'une force de travail qui s'exerce dans un contexte – l'usine –, avec des outils ou des machines et sur une matière première qui sont la propriété du patron, et non la sienne. En ce sens, l'ouvrier sent bien qu'il n'est pas chez lui à l'usine. Mais l'analyse de Weil, en plaçant l'ennui au premier rang des souffrances ouvrières, tout en s'inscrivant dans une grille d'analyse marxienne, a ceci d'original qu'elle insiste sur l'enjeu crucial que représente dans l'aliénation ouvrière l'expérience du temps vécu.

"Première souffrance, les ouvriers s'ennuient", écrit-elle (Weil 1989, 273). Précisant que l'ennui est "généralement partagé", c'est-à-dire éprouvé sous différentes formes dans d'autres classes que celle des ouvriers, notamment

par les paysans, elle insiste sur le fait que " l'ennui ouvrier, si l'on met à part quelques professions heureuses, pèse réellement d'un poids particulièrement lourd " (Weil 1989, 273).

Cet ennui se déploie en deux aspects corrélatifs. Il tient certes à la monotonie des tâches à accomplir, mais le premier ressort que souligne Weil est d'abord " l'obéissance ". Pour Weil, l'ennui ne se réduit pas à trouver le temps trop long, mais à être soumis à une temporalité imposée de l'extérieur : "l'extrême obéissance est celle qui ôte tout pouvoir de disposer de son temps, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel on accomplit son propre travail" (Weil 1989, 273). L'ennui est certes le résultat de la temporalité qui accompagne le rapport entre l'ouvrier et la matière qu'il a à travailler, entre le sujet et l'objet, mais d'abord parce que cette temporalité lui est imposée par un tiers, qu'incarne l'outil du chronomètre ou la personne du contremaître. À l'ouvrier il est interdit de choisir ou de déterminer par lui-même le temps consacré à chaque tâche et le moment qui lui sera consacré, comme cela peut encore être possible pour l'artisan qui travaille à domicile.

De là découle un ennui qui est "sans la moindre exagération, intolérable" (Weil 1989, 273), mais dont la perception ne semble pas possible à l'ouvrier lui-même tant qu'il travaille. Ainsi, lorsqu'il s'agit de témoigner de la prégnance de l'ennui dans le travail ouvrier, Simone Weil ne se réfère pas au souvenir de sa propre expérience d'ouvrière ou aux notes de son *Journal d'usine*. Elle décrit plutôt une scène aperçue lors de la visite d'une petite usine de province, où le contraste entre deux types d'ouvriers l'a frappée :

Le chef d'atelier, ouvrier qualifié peu de temps auparavant, ouvrier encore par l'allure, rayonnait de joie dans l'accomplissement d'une tâche où il y avait tous les jours à faire œuvre d'invention, où il n'était soumis à aucun contrôle, et à laquelle il se donnait de tout son cœur. Autour de lui des hommes ou plutôt des ombres d'hommes s'accrochaient à leurs marteaux parmi un bruit affreux, le visage défait par la fatigue, la souffrance, l'ennui, une absence totale d'intérêt ou d'espérance en quoi que ce soit. La différence entre son destin et le leur dépassait certes infiniment la différence des salaires. (Weil 1989, 273-274)

L'ennui apparaît à un œil extérieur comme un mal où baignent ceux qui exercent leur travail sous la seule contrainte, sous la menace d'un contrôle permanent. Ils s'exposent alors "à une espèce de mort morale" (Weil 1989, 274), finissent par ne plus rien désirer, subissent une indifférence qui s'étend à tout. Par contraste, l'ouvrier qualifié trouve une joie dans son travail, parce qu'il s'y engage personnellement (il s'y "donne de tout son cœur") et l'exerce en toute indépendance. Ici se dessinent

les traits d'une condition ouvrière heureuse, dont s'inspireront les réflexions de Weil pour fournir des solutions au problème ouvrier. En attendant, l'adhésion à un syndicat choisi par l'ouvrier et conforme à ses aspirations politiques offre un aperçu de nouveauté et d'aventure, qui soulage l'ennui intolérable éprouvé à l'usine.

Cette définition de l'ennui, informée par l'expérience ouvrière, tranche avec l'association courante de l'ennui au désœuvrement. L'ennui à l'usine n'est pas le sentiment qui accompagne l'oisiveté. Il consiste dans le fait de "ne pas disposer de son temps", de se voir imposer un temps autre que le sien. En somme, et bien que Weil n'emploie pas le terme, il résulte d'une situation d'aliénation. En ce sens, l'ennui ouvrier est distinct de l'ennui ou de la mélancolie affichés par les classes privilégiées, et qui, sous l'influence du romantisme, cherchent à exprimer une contestation de la médiocrité du monde moderne<sup>6</sup>. Il n'est pas non plus une façon pour l'ouvrier, en affichant son ennui et son indifférence, de maintenir sa dignité face à des conditions de travail qui l'humilient. Ce type de protestation est un luxe qu'il ne peut se permettre, simplement parce que le travail est trop harassant pour que la révolte puisse s'épanouir dans la pensée et dans les actes<sup>7</sup>.

Cette dépossession ouvrière ne renvoie pas à une condition seulement économique ou salariale : en tant qu'ouvrier, quels que soient le montant du salaire, les revenus extérieurs de la famille – par exemple si au sein du ménage, la femme travaille aussi –, on est nécessairement dans une situation de dénuement, écrit Weil. Ceci doit s'entendre certes moins en un sens matériel que spirituel. Au milieu du brouillon d'article de 1938, Weil introduit en effet un concept qui sera fondamental

---

<sup>6</sup>Sur le contraste entre la mélancolie des oisifs et l'ennui des travailleurs, voir un texte que Gabriel Gauny, menuisier et écrivain, avait fait paraître dans le journal *La Ruche populaire* en avril 1841 : "Child-Harold, Obermann, René, avouez-nous franchement le parfum de vos angoisses. Répondez. N'étiez-vous pas heureux dans vos belles mélancolies ? Car nous savons qu'elles auréolèrent vos âmes par le génie de vos lamentations et l'amplitude de leurs rayonnements ; vos peines célèbres portaient en elles une mystérieuse récompense que corroborait encore la vanité des plaintes. Sublimes malheureux ! Vous n'avez point connu la douleur des douleurs, la douleur vulgaire, celle du lion pris au piège, celle du plébéien en proie aux horribles séances de l'atelier, cette ressource pénitentiaire qui ronge l'esprit et le corps par l'ennui et par la folie de son long travail". Cité par Jacques Rancière dans *La Nuit des prolétaires* (Rancière 1981, 29).

<sup>7</sup>Dans une note du *Journal d'usine* vraisemblablement rédigée après que la période de travail était passée, Weil écrit : "Une oppression évidemment inexorable et invincible n'engendre pas comme réaction immédiate la révolte, mais la soumission. À l'Alsthom, je ne me révoltais guère que le dimanche... Chez Renault, j'étais arrivée à une attitude plus stoïcienne" (Weil 1991, 218).

pour *L'Enracinement* ; il s'agit du concept de "besoin de l'âme" (Weil 1989, 273), qui désigne l'équivalent pour l'âme humaine des différents besoins du corps. Si l'adhésion syndicale provoque engouement et réconfort pour les âmes ouvrières, c'est parce qu'elle répond à plusieurs des besoins fondamentaux parmi ceux que Weil énumère au début du grand œuvre de 19438. Quand elle pense la misère ouvrière, Weil prend évidemment en compte les souffrances physiques que sont la fatigue ou la faim. Mais elle envisage aussi les souffrances spirituelles et morales et leur rôle dans l'adhésion syndicale des ouvriers. Ce faisant, elle va explicitement à rebours de la revendication syndicale majeure que représente l'augmentation des salaires. Superficielle, cette revendication dissimule les causes plus profondes de la misère ouvrière ; plus que le confort matériel ou l'appât du gain, c'est l'aspiration à retrouver une dignité qui est en jeu.

L'article "Expérience de la vie d'usine" s'inscrit dans cette lignée. Il s'agit d'une synthèse commencée en 1936 et remaniée en 1941, où sont mentionnés les divers maux ouvriers et où l'ennui occupe une place centrale. En premier lieu, Weil y formule une conception du travail ouvrier qui rappelle les réflexions déjà menées en 1938. Relatant les épreuves que rencontre chaque ouvrier spécialisé au fil d'une journée, elle conclut :

Après une journée ainsi passée, un ouvrier n'a qu'une plainte, plainte qui ne parvient pas aux oreilles des hommes étrangers à cette condition et ne leur dirait rien si elle y parvenait : il a trouvé le temps long. Le temps lui a été long et il a vécu dans l'exil. (Weil 1991, 297)

Weil insiste sur la prédominance de l'ennui dans l'expérience ouvrière, mais surtout sur l'incommunicabilité de cette expérience<sup>9</sup>, ou plutôt sur l'impossibilité, pour qui ne l'a pas vécu dans sa chair, d'entendre résonner cette dimension. C'est ici que le travail de Weil est censé jouer un rôle à la fois d'interprétation et de porte-voix de la souffrance ouvrière, pour que celle-ci devienne audible aux oreilles de ceux qui ne la connaissent pas. Soulignons aussi le fait que l'ennui apparaît à l'issue du récit d'une journée d'usine, comme s'il ne pouvait être objet de réflexion qu'une

---

<sup>8</sup>Par exemple, le besoin d'égalité, qui peut être satisfait par la camaraderie entre syndiqués, ou encore le besoin de propriété commune, et enfin le besoin d'enracinement, compris comme sentiment d'appartenir à une communauté dotée d'une histoire dont on tire de la fierté.

<sup>9</sup>La devise sous laquelle se range l'investigation weilienne à l'usine pourrait être résumée d'après ses propres termes : "Rien n'est plus difficile à connaître que le malheur ; il est toujours un mystère. Il est muet, comme disait un proverbe grec" (Weil 1991, 299).

fois le travail fini. Il accompagne l'ensemble du processus, mais de manière inaperçue, masqué qu'il est par l'impression plus envahissante de la fatigue, par l'effort délibéré de rester attentif aux gestes et adapté à la cadence imposée. Sans la développer, Weil met en place une conception complexe de l'affectivité, où les modalités d'apparition des différents sentiments divergent selon leur nature respective.

En associant ennui et exil, Weil montre également que le travail ouvrier en usine, dans les conditions de l'époque, se caractérise par une double aliénation. Le premier aspect de cette aliénation relève de ce qu'elle nomme "l'exil", qui recouvre le terme de dépossession employé auparavant. Mais une nouvelle dimension s'y ajoute. Certes l'exil consiste dans le fait que l'ouvrier ne se sent pas chez lui à l'usine au sens où la fragilité de sa position de salarié, combinée au fait que le patron est le seul propriétaire des moyens de production, lui rendent étrangère l'usine et tout ce qu'elle contient. Mais cet exil consiste aussi en une sorte d'abstraction sur le plan cosmologique, dont nous allons voir comment Weil la lie à l'ennui.

Exilé, l'ouvrier est aussi aliéné sur le plan temporel, dans la mesure où la cadence est imposée par un supérieur, selon des calculs qui érigent en normes les performances les plus productives, au détriment de la prise en compte des différences de productivité des corps entre eux et des différences de productivité d'un même corps (selon l'âge, l'état de santé général, les capacités musculaires ; ou encore selon le moment de la journée, du mois, ou de la vie, etc.). Cette aliénation temporelle qui se fait sentir à chaque minute de la journée de travail peut être étendue à l'ensemble de l'existence ouvrière : l'ouvrier est celui dont la vie d'adulte est majoritairement soumise à des impératifs temporels qu'il ne choisit pas, et dont les effets délétères se font sentir aussi en dehors de l'usine et même pendant les périodes de congés<sup>10</sup>.

Or, par une lucidité caractéristique de la pensée de Weil, celle-ci reconnaît que l'ennui est une dimension indépassable de tout travail de valeur :

Certes le travail n'est pas le jeu ; il est à la fois inévitable et convenable qu'il y ait dans le travail de la monotonie et de l'ennui, et d'ailleurs il n'est rien de grand sur cette terre, dans aucun domaine, sans une part de monotonie et

---

<sup>10</sup>Car la fatigue accumulée au travail et les préoccupations qui l'accompagnent hantent aussi le temps libre. Weil écrit ainsi : "Je me levais avec angoisse, j'allais à l'usine avec crainte : je travaillais comme une esclave ; la pause de midi était un déchirement ; rentrée à 5h 3/4, préoccupée aussitôt de dormir assez (ce que je ne faisais pas) et de me réveiller assez tôt. Le temps était un poids intolérable" (Weil 1991, 253).

d'ennui. Il y a plus de monotonie dans une messe en chant grégorien ou dans un concerto de Bach que dans une opérette. (Weil 1991, 304)

L'ennui n'est pas une souffrance dont le travail ouvrier peut être exempt ; il est même la marque de toute grande œuvre, dans la mesure où il inscrit l'être humain dans le caractère foncièrement temporel (c'est-à-dire aussi mortel) de son existence<sup>11</sup>. Le sentiment de répétition, d'uniformité des jours qui se succèdent est adéquat avec la réalité du sort humain. Néanmoins, il revient aussi à l'homme d'aspirer à ne pas seulement subir cette répétition, mais à y accomplir un travail qui soit un accomplissement de soi. De ce point de vue, le contraste de l'expérience de la monotonie entre la condition paysanne et la condition ouvrière est flagrant :

Le travail du paysan obéit par nécessité à ce rythme du monde ; le travail de l'ouvrier, par sa nature même, en est dans une large mesure indépendant, mais il pourrait l'imiter. C'est le contraire qui se produit dans les usines. L'uniformité et la variété s'y mélangent aussi, mais ce mélange est l'opposé de celui que procurent le soleil et les astres : le soleil et les astres emplissent d'avance le temps de cadres faits d'une variété infinie d'événements absolument imprévisibles et partiellement privés d'ordre ; au contraire l'avenir de celui qui travaille dans une usine est vide à cause de l'impossibilité de prévoir, et plus mort que du passé à cause de l'identité des instants qui se succèdent comme les tic-tac d'une horloge. Une uniformité qui imite les mouvements des horloges et non pas ceux des constellations, une variété qui exclut toute règle et par suite toute prévision, cela fait un temps inhabitable à l'homme, irrespirable. (Weil 1991, 348-349)

On voit ici comme l'aliénation temporelle et l'exil cosmologique sont corrélés : en étant abstrait du rythme naturel des saisons (à quoi on pourrait aussi ajouter l'alternance naturelle du jour et de la nuit, lorsque les ouvriers "font les trois-huit"), le travail à l'usine immobilise l'ouvrier dans un présent mortifère, où le passé est aussi inconsistant que l'avenir est bouché. Car si l'avenir du paysan est exposé à l'imprévisibilité, celle-ci a lieu néanmoins au sein de cadres qui conservent une certaine stabilité, tandis que l'avenir de l'ouvrier, entièrement subordonné au bon vouloir du patron et aux lois de l'offre et de la demande, lui demeure opaque. L'ennui permet à Weil d'envisager le sort ouvrier, au-delà de la simple description psychologique, comme une condition où se trouve bafouée l'humanité des travailleurs, non seulement dans le rapport que chacun entretient avec soi, mais aussi dans le rapport à un environnement, qui est lui-même inscrit dans un rapport au cosmos. Exilé à

---

<sup>11</sup>"Ce monde où nous sommes tombés existe réellement ; nous sommes réellement chair ; nous avons été jetés hors de l'éternité ; et nous devons réellement traverser le temps, avec peine, minute après minute", poursuit Weil.

l'usine, l'ouvrier est exilé de sa condition d'être humain en ce qu'il perd la maîtrise de son propre temps et sa participation à un tout.

Dans l'"Expérience de la vie d'usine", Weil donne à l'ennui une ampleur inédite. Mais elle permet aussi de penser la présence de l'ennui dans l'activité d'une manière non-manichéenne, en affirmant que l'ennui est un élément irréductible de tout travail. Ainsi peut-on distinguer un ennui nécessaire, impliqué par la monotonie inhérente à la temporalité du monde, où l'être humain fait l'épreuve de sa propre nature, d'un ennui contingent, relevant de l'injustice sociale et évitable politiquement, dont les effets sont destructeurs<sup>12</sup>.

Au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle, le concept d'ennui est marqué par une nouvelle acception qui en fait un mal temporel, défini comme la souffrance liée à l'expérience d'un temps vécu comme trop long. Cette dimension apparaît dans le traitement que lui réserve Weil, quoiqu'au départ le terme d'ennui renvoie aussi dans sa pensée à un sentiment de lassitude et de dégoût, notamment lorsqu'il point au cours du travail. La lecture des différents écrits que nous avons cités montre que se déploie chez Weil un concept d'ennui où se combinent ces différents aspects : lassitude, mais aussi expérience paradoxale d'un vide qui se manifeste au sein de la répétition frénétique des mêmes gestes, dans un état de concentration angoissé. Peu à peu, du *Journal d'usine* à "Expérience de la vie d'usine", nous avons pu observer un changement du *point de vue* sur l'ennui. Dans le récit immédiat de l'usine, l'ennui point dans des circonstances et un contexte précis ; mais à mesure que la réflexion de Weil se fait rétrospective, elle acquiert une ampleur telle qu'il est décrit dans les termes d'un exil temporel et cosmologique. L'enquête ouvrière se mue en considération morale et anthropologique. En 1938, cette tendance était déjà sensible, lorsque Weil employait l'expression cruciale de "besoin de l'âme" pour décrire les motifs de l'adhésion syndicale (Weil 1989, 273), annonçant la dernière grande réflexion de sa vie consacrée à l'enracinement.

## 2. Remédier à l'ennui : la poésie et les machines

Penser les souffrances de la condition ouvrière est toujours aussi allé de pair, chez Weil, avec un effort pour envisager les remèdes capables de soulager cette

---

<sup>12</sup>Sur la délicate distinction entre les deux types de nécessités chez Weil, voir l'analyse de Robert Chenavier (Chenavier 2001, 479-485).

souffrance. Quel remède spécifique serait-il judicieux de cultiver pour venir à bout de l'ennui ?

Weil définit l'ennui ouvrier comme le sentiment qui accompagne le fait de ne pas disposer de son temps. On pourrait donc penser que, pour le supprimer, il faudrait que les travailleurs se coordonnent régulièrement pour décider de leurs horaires et de leur temps de travail. Pourtant, Weil n'évoque guère cette voie-là, qui consisterait à promouvoir au sein de l'usine une forme d'auto-organisation ouvrière. C'est plutôt l'enjeu de la monotonie, comme cause d'ennui, qui retient son attention. Or, quand il s'agit de remédier à la monotonie du travail, la condition ouvrière rencontre des obstacles spécifiques. La production industrielle se consacre en effet dans certains cas à la production de marchandises fort complexes (par exemple, des voitures) ; si l'on voulait dans ces secteurs de production abolir la division des tâches entraînant la monotonie, pour permettre à chaque ouvrier de mener le processus de production dans son intégralité, celle-ci se trouverait largement ralentie. Il ne s'agirait plus de travail ouvrier, mais d'une forme d'artisanat appliquée à la production de machines. Or Weil écarte cette possibilité en maintenant la pertinence d'une production ouvrière non artisanale. En fait, les solutions qu'elle propose ne visent pas à supprimer le travail ouvrier. Mais est-il seulement possible de venir à bout des souffrances ouvrières en maintenant l'existence du travail ouvrier à l'usine ? À quels moyens faut-il recourir pour que ce travail le plus souvent éprouvant sur les plans physique et moral ne représente plus un contexte d'aliénation, c'est-à-dire pour que l'ennui n'y soit pas éprouvé comme un indice de dépossession, d'humiliation et d'exil ?

Pour que soient empêchées les souffrances ouvrières qui peuvent l'être, Weil propose plusieurs mesures d'ordre politique. Mais concernant l'ennui, ces solutions relèvent d'autres ordres, que cette partie se propose d'exposer, et dont la combinaison est typique de la pensée de la Simone Weil convertie. Il s'agit tout à la fois de solutions d'ordre spirituel et d'ordres politique et technique. Dans un article de 1942 qui nous intéressera en premier lieu, Weil décrit quelques mesures propices à une réforme spirituelle de l'attention dont l'un des effets sera d'alléger autant qu'il est possible le poids de l'ennui éprouvé au travail. Dans *L'Enracinement*, Weil se penche ensuite sur des mesures politiques, auxquelles elle ajoute une proposition technique concrète pour mettre fin à l'ennui provoqué par la monotonie du travail ouvrier.

"Condition première d'un travail non servile" (Weil 2008, 418-430) est écrit en avril 1942, avant la fuite de Weil pour les États-Unis. Envisageant le remède spirituel au sentiment d'humiliation éprouvé dans la condition ouvrière, Weil propose les moyens d'une transfiguration de l'attention, "seule faculté de l'âme qui donne accès à Dieu" (Weil 2008, 430), mais dont le pouvoir est bafoué dans les conditions actuelles.

Dans cet article, Weil envisage le travail manuel en général, sans se limiter à la condition ouvrière. Elle commence par affirmer :

Il y a dans le travail des mains et en général dans le travail d'exécution, qui est le travail proprement dit, un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n'effacerait pas. C'est le fait qu'il est gouverné par la nécessité, non par la finalité. (Weil 2008, 418)

Le travail des mains n'a pas pour moteur le désir d'un bien extérieur à ce qu'on possède déjà (une fin), mais il est mû par le besoin d'assurer la perpétuation de l'existence telle qu'elle est. Celle-ci est marquée, du fait de la servitude laborieuse, d'un "poids", ou encore d'un "vide pesant" (Weil 2008, 422). Pour le travailleur, le sentiment de sa propre servitude se manifeste aussi par "un écœurement, une lassitude, un dégoût" (Weil 2008, 419), que Weil nomme dans d'autres textes "ennui", et qui relèvent ici d'une "grande tentation" (Weil 2008, 419) à laquelle il est difficile de ne pas succomber. Le désir n'a rien d'autre sur quoi se porter que ce qu'il possède déjà ; il ne relève pas à proprement parler du désir, mais de l'instinct de survie.

Comment rendre supportable une vie où les efforts ne peuvent conduire, dans le meilleur des cas, qu'à reproduire ce qui est déjà là ? Plutôt que d'avancer des propositions concernant le dépassement du capitalisme, ou plus modestement une réforme de l'organisation du travail, Weil prend dans ce texte une voie alternative, marquée par sa récente conversion, et que le terme de "tentation", dont la connotation religieuse est évidente, laisse deviner. Elle écrit :

Une seule chose rend supportable la monotonie. C'est une lumière d'éternité, c'est la beauté. Il y a un seul cas où la nature humaine supporte que le désir de l'âme se porte non pas vers ce qui pourrait être ou ce qui sera, mais vers ce qui existe. Ce cas, c'est la beauté. [...] On regarde avec désir le ciel étoilé d'une nuit claire, et ce qu'on désire, c'est uniquement le spectacle qu'on possède. Puisque le peuple est contraint de porter tout son désir sur ce qu'il possède déjà, la

beauté est faite pour lui et il est fait pour la beauté. La poésie est un luxe pour les autres conditions sociales. Le peuple a besoin de poésie comme de pain. (Weil 2008, 422)

La part de monotonie inévitable dans tout travail d'exécution doit, pour que le travailleur la supporte, voire y trouve une source de joie, être touchée par la beauté. Condamné à ne pouvoir désirer que ce qu'il a déjà, le travailleur peut s'en contenter et s'en satisfaire s'il lui est possible de percevoir la beauté à l'œuvre au sein même de son travail et dans la vie que ce travail lui permet de mener. L'argument semble convaincant, et l'association de la beauté à l'éternité suggère que Weil considère la beauté d'un point de vue religieux, son origine étant en Dieu. Mais pourquoi introduit-elle, en conclusion de cette réflexion, la notion de poésie ? Que signifie l'équivalence établie entre beauté et poésie ?

Weil avance que la source ultime de beauté, c'est Dieu ; dans une vie de travail manuel c'est même la seule source possible. Être émancipé de la part de servitude qui peut être évitée requiert de rendre Dieu présent au travail. Pour ce faire, Weil suggère d'élaborer des symboles d'une telle force d'évocation qu'ils marqueraient irréversiblement la pensée de ceux qui y sont confrontés. Ces "grandes images" devraient être enseignées aux jeunes gens et devenir l'objet de fêtes ritualisées (Weil 2008, 426). Weil donne en exemple l'image suivante, inspirée d'un hymne du poète Venance Fortuna, qui associe la croix du Christ à une balance<sup>13</sup> :

Dans une balance un poids considérable et proche du point d'appui peut être soulevé par un poids très faible placé à une très grande distance. Le corps du Christ était un poids bien faible, mais par la distance entre la terre et le ciel il a fait contrepoids à l'univers. D'une manière infiniment différente, mais assez analogue pour servir d'image, quiconque travaille, soulève des fardeaux, manie des leviers doit aussi de son faible corps faire contrepoids à l'univers. Cela est trop lourd, et souvent l'univers fait plier le corps et l'âme sous la lassitude. Mais celui qui s'accroche au ciel fera facilement contrepoids. Celui qui a une fois aperçu cette pensée ne peut pas en être distrait par la fatigue, l'ennui et le dégoût. Il ne peut qu'y être ramené. (Weil 2008, 424)

Le poids que soulève le travailleur ne renvoie pas seulement aux poids des objets et matériaux qu'ils doivent manipuler ; il s'agit plutôt de la combinaison de "fatigue, ennui et dégoût", de cette lassitude qui caractérise la condition ouvrière, mais plus

---

<sup>13</sup>Image inspirée de l'hymne *Vexilla regis* composé par le poète Venance Fortuna (530-597). La cinquième strophe dit en effet : " Tige trois fois heureuse dont le chef exalté, / Soutient le juste prix du monde racheté, / Et balance le corps qui mort, ses bras déploie/ Pour ravir aux enfers leur rapine et leur proie." (Traduction anonyme du latin).

généralement, la condition de tout travailleur qui se trouve soumis aux ordres d'une instance qui l'asservit. Le but de l'image du Christ, faible figure qui a pourtant la force de "faire contrepoids à l'univers" doit être d'inspirer au sein du travail la force de supporter les souffrances qu'il induit, mais aussi le sentiment d'une connexion avec le cosmos. La poésie est seule à même d'élaborer de telles images. La beauté, pour être transmise au travailleur, doit être médiatisée par le langage humain : la poésie fait office d'intermédiaire.

Dotés de telles images, l'objet et le processus du travail deviennent à celui qui travaille des sources de contemplation. Son état d'esprit n'est plus embué par l'ennui ou malmené par une concentration extrême et craintive. Il relève de la plus haute qualité d'attention, celle que Weil qualifie d'"intuitive", où se font sentir à la fois la réalité du monde environnant et la présence de Dieu à la source de toutes choses.

S'il ne raisonne pas autour [de sa tâche], s'il la regarde seulement, l'attention qu'il porte à l'accomplissement de sa tâche n'en est pas entravée, mais portée au degré le plus haut d'intensité. Ce n'est pas vainement qu'on nomme attention religieuse la plénitude de l'attention. La plénitude de l'attention n'est pas autre chose que la prière. (Weil 2008, 423-424)

Le travail devient l'occasion de la dévotion. Or de ce point de vue, le travail manuel ou exécutif bénéficie d'un privilège dont sont privés le travail intellectuel et l'oisiveté : il ne requiert pas de réflexion permanente, comme l'indique le début de la citation. La suspension de la pensée, qui était un effet délétère, proche de l'insupportable, dans le récit de l'expérience d'usine de Weil, devient ici la condition de la prière, où s'instaure une communion entre le sujet qui travaille et la matière sur laquelle il travaille. L'attention intuitive consiste alors, plutôt que de subir le passage du temps sensible dans la succession des tâches, à l'embrasser par les gestes et par l'esprit ; car tout l'enjeu de l'attention est de maintenir la concentration de l'esprit dans le temps<sup>14</sup>. Dans ce court article, il semble qu'il n'y ait pas de limites aux ambitions de réforme de l'attention. Weil écrit ainsi qu'il faut "faire [...] que les hommes et les femmes du peuple vivent perpétuellement baignés dans une atmosphère de poésie surnaturelle ; [...] car pourquoi se limiter dans l'ambition du bien ?" (Weil 2008, 426).

---

<sup>14</sup>Ainsi Weil écrit-elle : "Ce qui compte dans une vie humaine, ce ne sont pas les événements qui y dominent le cours des années – ou même des mois – ou même des jours. C'est la manière dont s'enchaîne une minute à la suivante, et ce qu'il en coûte à chacun dans son corps, dans son cœur, dans son âme – et par-dessus tout dans l'exercice de sa faculté d'attention – pour effectuer minute par minute cet enchaînement" (Weil 1991, 267).

Or il est remarquable que cette vision ambitieuse ne soit jamais séparée chez Weil d'une réflexion sur les conditions matérielles de sa possibilité. L'indépassable corrélation du matériel et du spirituel est présente dès l'article de 1942. La transfiguration de l'état d'esprit douloureux du travail en prière, de l'attention stimulée par la nervosité et l'angoisse en "attention intuitive", passe certes par des images, qu'il faut élaborer ou emprunter à la tradition poétique religieuse. Mais la prégnance de ces images requiert elle-même des actes politiques, notamment une refonte de l'instruction à destination de la classe laborieuse. Elle passe enfin par un changement du processus de production, car certaines formes de production sont contraires à l'instauration d'une attention intuitive. C'est notamment le cas dans le travail soumis aux principes du taylorisme :

La basse espèce d'attention exigée par le travail taylorisé n'est compatible avec aucune autre, parce qu'elle vide l'âme de tout ce qui n'est pas le souci de la vitesse. Ce genre de travail ne peut pas être transfiguré, il faut le supprimer. (Weil 2008, 429)

Si, pour être sauvé, le travail doit être l'occasion de penser à Dieu, encore faut-il qu'il soit possible, précisément, d'y penser, ce dont l'expérience de Weil à l'usine témoignait de l'impossibilité. En somme, pour que les travailleurs prient, il faut supprimer le taylorisme ; c'est-à-dire qu'il faut qu'ils se réapproprient le *temps* de leur production, au lieu que celui-ci soit soumis aux impératifs du chronométréur. C'est une fois encore la question du rapport au temps qui est en jeu dans la libération ouvrière.

Outre cette suppression, quelles sont les autres conditions de l'avènement et du maintien de "l'attention intuitive" au travail ? Comme l'indique déjà l'article de 1942, les conditions pour qu'une attention intuitive puisse s'épanouir relèvent certes de la transmission d'un imaginaire, par l'école et par le rite, mais aussi de conditions matérielles. Pour les aborder, il faut se pencher sur le livre inachevé de 1943, où la réflexion autour des solutions aux souffrances ouvrières se condense.

Weil écrit *L'Enracinement* lors de ses derniers mois d'existence, après avoir rejoint à Londres la France libre<sup>15</sup>. Le livre, inachevé, a pour ambition de servir d'orientation à la France libérée. Il commence par une "Déclaration des devoirs envers l'être humain" et se poursuit en un programme de refondation de la société

---

<sup>15</sup>Elle avait réussi à fuir la France pour New York, mais fidèle à sa répugnance à "rester à l'arrière", elle était rapidement retournée en Europe. C'est cette répugnance qui est à l'origine de l'année d'usine de 1934-1935, mais aussi de l'engagement espagnol de 1936.

française, où l'on trouve des propositions de remède à la souffrance ouvrière. Weil y inscrit le devoir de réforme sociale dans le cadre des besoins fondamentaux de tout être humain. Selon elle, la "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen" commet une erreur en définissant l'être humain en fonction de ses droits fondamentaux. En vérité, l'être humain se définit d'abord par les devoirs qui l'obligent vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres. Ces devoirs correspondent aux besoins de tout être humain, qui comprennent les besoins du corps (on peut songer aux besoins de nourriture, de chaleur, de sommeil) et les besoins de l'âme, qui sont d'égale importance<sup>16</sup>. La première partie de *L'Enracinement* dresse, dans sa dernière version, une liste de quinze besoins de l'âme<sup>17</sup>, dont on peut déduire la définition weilienne de la dignité, terme que nous avons employé à plusieurs reprises dans la partie précédente sans l'explicitier. Au sens de Weil, est digne l'être humain dont les besoins du corps et de l'âme sont reconnus comme des besoins fondamentaux et minimalement satisfaits. Il est du devoir de chacun pris individuellement et de la communauté dans son ensemble (en l'occurrence nationale, puisque Weil dresse le programme du gouvernement de la France libérée après l'Occupation), de contribuer à la satisfaction de ces besoins de l'âme.

Où l'ennui peut-il intervenir au sein de l'exposé énumérant les différents besoins de l'âme ? Weil le mentionne explicitement à propos du risque : "Le risque est un besoin essentiel de l'âme. L'absence de risque suscite une espèce d'ennui qui paralyse autrement que la peur, mais presque autant (Weil 2013, 137)". Le risque a des vertus : il stimule la réflexion et le courage, et défend l'être humain d'un état dans lequel, déshabitué à parer aux situations de danger, il serait enclin à une peur permanente. Dans un fragment absent du manuscrit dans sa dernière version, Weil mentionnait également le besoin de joie, comme étant opposé notamment à l'ennui (Weil 2019, 411-412)<sup>18</sup>. Un travail libéré de l'ennui non-nécessaire serait une activité où l'ouvrier pourrait expérimenter une forme de risque et éprouver de la joie.

---

<sup>16</sup>Ainsi Weil pouvait-elle écrire en 1942 "Le peuple a besoin de poésie comme de pain" : besoins de l'âme et du corps sont d'égale importance.

<sup>17</sup>Indiquons-en simplement la simple liste : 1. l'ordre ; 2. la liberté ; 3. l'obéissance ; 4. la responsabilité ; 5. l'égalité ; 6. la hiérarchie ; 7. l'honneur ; 8. le châtement ; 9. la liberté d'opinion ; 10. la sécurité ; 11. le risque ; 12. la propriété privée ; 13. la propriété collective ; 14. la vérité ; 15. l'enracinement. On remarquera que plusieurs besoins vont par paire (liberté/obéissance ; égalité/hiérarchie) (Weil 2013, 117-144).

<sup>18</sup>Pour l'heure, c'est surtout dans la grève réussie et dans l'occupation d'usine que la joie peut se faire sentir. Sur ce point, voir la description des journées de 1936 : "Il s'agit, après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années, d'oser enfin

Mais si l'ennui peut être identifié comme le pendant négatif de plusieurs besoins de l'âme, c'est surtout du point de vue de l'enracinement qu'il est pertinent de l'envisager. À propos de l'enracinement, Weil écrit tout d'abord ceci :

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. (Weil 2013, 142-143)

L'enracinement, défini comme "participation [...] à l'existence d'une collectivité" combine en fait plusieurs racines, des appartenances à plusieurs communautés. On peut penser à une communauté nationale, qui passe par le partage de valeurs, d'une langue et d'une histoire ; à une communauté plus restreinte, à l'échelle d'une région ou d'un village, qui ont leurs propres traditions<sup>19</sup> ; voire à l'échelle d'une famille. Mais Weil mentionne également la "profession", comme modalité d'enracinement.

Par opposition, le déracinement par le travail a lieu dès lors que ce dernier s'effectue hors d'un ancrage dans une communauté, sans référence à un passé commun dont on hérite et duquel on tire de la joie, voire de la fierté. Autrement dit, être déraciné revient à être en situation d'exil, ou encore de dépossession à l'égard d'une histoire et d'une collectivité à laquelle on devrait appartenir<sup>20</sup>. Dès "Expérience de la vie d'usine", Weil employait la notion de déracinement pour qualifier le sort ouvrier (Weil 1991, 289 ; 299). Dans *L'Enracinement*, après l'exposé des différents besoins de l'âme, et avant une partie portant sur l'enracinement, Weil consacre une partie au déracinement, décliné sous trois aspects : le déracinement ouvrier, le déracinement paysan, le déracinement et la nation.

---

se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à son tour. Se sentir des hommes, pendant quelques jours. Indépendamment des revendications, cette grève est en elle-même une joie. Une joie pure. Une joie sans mélange" (Weil 1991, 357).

<sup>19</sup>À cet égard, Weil insiste sur les ravages de la colonisation qui éradique l'enracinement de peuples entiers (Weil 2013, 143).

<sup>20</sup>Ainsi le désir d'enracinement peut être un motif d'adhésion syndicale : en militant dans un syndicat, l'ouvrier rejoint une communauté, il s'inscrit dans une histoire, et il peut à nouveau, ou pour la première fois, s'envisager un avenir autre que celui qui lui est imposé.

Dans *L'Enracinement*, l'ennui est peu présent, mais lorsqu'il est mentionné, c'est à propos de la condition ouvrière. Envisager l'ennui comme déracinement, cela reviendrait à aborder la question du déracinement du point de vue temporel. Pourquoi Weil le fait-elle ici si peu, alors que l'enjeu était central dans les textes antérieurs que nous avons cités ? Nous n'avons pas d'hypothèses à formuler qui permette de répondre à cette question. Néanmoins, il faut noter que l'ennui apparaît parmi les maux que les solutions avancées par Weil sont censées résoudre.

Dans le chapitre consacré au "Déracinement ouvrier", Weil met en avant plusieurs mesures pour dessiner un "plan de réenracinement ouvrier" (Weil 2013, 170). Un ensemble de mesures concerne la propriété des moyens de production ; il s'agit de réduire la taille des usines, de faire des ouvriers les propriétaires de leurs outils de travail et d'assurer une constante communication entre les différents lieux de production à une échelle locale, pour que se tissent des liens communautaires par le travail ouvrier. Weil affirme également la nécessité de refonder l'instruction des ouvriers, en proposant l'enseignement d'un programme scolaire spécifique aux ouvriers, en promouvant l'exploration d'autres branches ouvrières par les jeunes gens partout sur le territoire national, ou encore en suggérant l'association d'universités à destination des ouvriers avec les usines, où pourrait se poursuivre un apprentissage spécifique tout au long de la vie d'adulte. Ceci requiert une diminution du temps de travail, permise par l'arrêt de la production de biens nocifs ou superflus.

Mais c'est lorsqu'elle insiste sur l'absolue nécessité de réformer les machines industrielles que Weil aborde le thème de l'ennui à proprement parler. L'enjeu est de parvenir à produire des machines qui puissent être maniées sans blesser les ouvriers et en limitant la fatigue. Il faut aussi que leur usage soit "aussi souple que possible", c'est-à-dire qu'il puisse s'adapter au rythme de l'offre et de la demande, impératif que Weil associe au problème du chômage<sup>21</sup>. Enfin, il faut que chaque machine puisse remplir des fonctions diverses, afin de venir à bout, autant que faire se peut, de la monotonie qui accompagne le travail ouvrier :

[...] une même machine doit être à usages multiples, très variés si possible et même dans une certaine mesure indéterminés. [...] c'est un facteur favor-

---

<sup>21</sup>Le rapport n'est pas davantage explicité. Peut-être s'agit-il de faire en sorte que le rythme des machines puissent varier, et notamment ralentir quand la demande est faible, pour éviter une production trop rapide qui priverait les ouvriers d'activité.

able pour la joie au travail, car on peut ainsi éviter cette monotonie si redoutée des ouvriers pour l'ennui et le dégoût qu'elle engendre. (Weil 2013, 156-157)

La polyvalence de la machine est la condition de la diversité des gestes, mouvements et efforts des ouvriers. Cette polyvalence se caractérise d'ailleurs par le fait que les usages possibles de la machine doivent être *a priori* indéterminés : ce sera à l'ouvrier de décider à quoi la machine peut servir, au lieu que ce soit elle qui lui dicte la nature et la cadence de son travail. La monotonie, sans être complètement éradiquée, pourra être atténuée par le fait que l'ouvrier fait le choix du moment où elle est inévitable.

La solution à l'ennui apparaît ici être une solution technique, qui dépend de l'inventivité des constructeurs de machines, mais aussi de leur sensibilité au sort ouvrier. C'est précisément à rendre visible le sort ouvrier que s'ingénie la pensée de Weil, comme en témoignent ses échanges privés avec des patrons et ses publications.

Mettre en regard les deux remèdes susceptibles de suspendre l'ennui ouvrier – la poésie et le perfectionnement technique – permet de mieux comprendre chacun d'eux. L'amélioration de la condition ouvrière doit passer par la possibilité, au sein du travail, de la contemplation de la beauté, et a pour condition le perfectionnement technique des machines, qui vise l'engagement à la fois physique et réflexif de l'ouvrier dans son travail. Ce que l'on pourrait nommer la prière laborieuse n'engendre donc pas la passivité, et encore moins une distanciation d'avec la tâche effectuée. C'est une prière qui passe par l'acte, par la manipulation et la transformation de la matière. De l'autre côté, l'utilisation des machines n'implique pas une cessation de l'activité de la pensée, mais au contraire le doublement de la pensée de l'acte accompli par la pensée de Dieu.

Ainsi se dessinent les contours d'une humanité complète – ou toujours en cours de complétion – qui agit et pense en même temps son interaction avec la matière et sa participation à un monde créé par Dieu.

### 3. Le temps de l'aliénation

Dans la condition ouvrière, l'ennui apparaît être une souffrance prégnante. Il est en partie inévitable, lorsqu'il est impliqué par la monotonie inhérente au travail ouvrier. Mais en tant qu'aliénation temporelle, en tant qu'il tient au fait que son temps

semble à l'ouvrier être entièrement à la merci d'une instance extérieure, il peut être évité.

Cette conclusion, à laquelle a conduit notre traversée des textes ouvriers de Weil au prisme de l'ennui, s'accompagne d'autres découvertes.

En premier lieu, s'intéresser à l'ennui dans la pensée de Weil conduit à explorer la problématique de l'attention, faculté fondamentale de son anthropologie. De ce point de vue, on peut distinguer différentes formes d'ennui, correspondant à différentes modalités d'attention. Dans le travail déraciné, l'ennui est un poids dont on ne débarrasse pas, qui paralyse la pensée. Il est corrélé à un état d'attention dégradé, habité par la fatigue, l'angoisse et le dégoût. Les réformes diverses proposées par Weil pour venir à bout du déracinement général visent aussi à éradiquer cet ennui. Mais il existe également sans doute un ennui corrélé à l'attention intuitive, où la monotonie du travail ne disparaît pas. En quoi consisterait l'ennui qui accompagne un travail accompli dans un état proche de la prière ? Il ne marquerait plus la souffrance de la dépossession. Sentiment du vide, on y éprouverait la finitude de l'être humain, par contraste avec la complétude de Dieu. Plutôt que de susciter le dégoût de la tâche accomplie, il conduirait à une forme d'humilité qui encourage son accomplissement.

Ainsi, dans la pensée de Weil, le remède à la dépossession, à l'exil, au déracinement, mais aussi le but de ce remède, sont inextricablement matériels et spirituels. Or une pensée chrétienne est forcément une pensée du temps, c'est-à-dire une pensée de la finitude humaine contrastant avec l'éternité divine. Comme nous l'avons montré, c'est par le thème de la temporalité que Weil approche la question de l'aliénation et peut lier enjeux spirituels et matériels. Le matérialisme weilien se révolte contre l'injustice de l'asservissement, non pas en vertu de principes abstraits, mais avant tout par une attention à la souffrance des corps et des âmes.

La prise en compte de l'ennui dans l'exploration de la servitude permet d'insister sur l'importance du rôle qu'y joue la temporalité. Être asservi, c'est fondamentalement être privé de la maîtrise de son temps. Or l'asservissement par l'ennui ne se limite pas à la condition ouvrière. Comme le remarque Weil elle-même, l'ennui est partagé aussi par les paysans, et peut même l'être par les employés et cadres de

bureau<sup>22</sup> ; remarque qui n'a rien perdu de son actualité<sup>23</sup>. Ainsi l'ennui compris comme indice possible d'aliénation conserve un pouvoir révélateur auquel toute pensée de l'émancipation gagne à se montrer attentive.

*Ass. Prof. Dr. Judith Bordes, Laboratoire SPH,  
Université Bordeaux Montaigne, judith.bordes[at]wanadoo.fr*

### Références

- Beque, Maryline, Kingsada Aimée et Mauroux Amélie. 2019. *Synthèse Stat' : L'auto-nomie dans le travail*, n°26.
- Chenavier, Robert. 2001. *Simone Weil. Une philosophie du travail*. Paris : Cerf.
- Rancière, Jacques. 1981. *La nuit des prolétaires, Archives du rêve ouvrier*. Paris : Plu-riel.
- Vetö, Miklos. 1997. *La métaphysique religieuse de Simone Weil*. Paris : L'Harmattan.
- Weil, Simone. 1991. *Écrits historiques et politiques : II. L'expérience ouvrière et l'adieu à la révolution*. Paris : Gallimard.
- Weil, Simone. 1989. *Écrits historiques et politiques : III. Vers la guerre*. Paris : Galli-mard.
- Weil, Simone. 2009. *Écrits de Marseille : I. Philosophie, science et religion*. Paris : Gallimard.
- Weil, Simone. 2013. *Écrits de New York et de Londres : II. L'Enracinement*. Paris : Gallimard.
- Weil, Simone. 2019. *L'Enracinement*. Paris : Champs Flammarion.

---

<sup>22</sup>"Les paysans s'ennuient, et croient qu'on s'amuse partout ailleurs qu'à la campagne. Les ouvriers s'ennuient, et n'imaginent pas qu'un bureau d'ingénieur puisse être un lieu d'ennui accablant" (Weil 1989, 273).

<sup>23</sup>Une étude de la DARES évaluant l'évolution du rapport au travail des Français de 2013 à 2016 montre certes que la catégorie socio-professionnelle la plus massivement touchée par l'ennui est celle des ouvriers (Beque, Kingsada, Mauroux 2019, 90-98). Mais le *bore-out syndrom* (ou syndrome d'épuisement professionnel par l'ennui), se développe dans d'autres professions et témoigne du caractère destructeur de l'ennui au travail.